

Habermas, l'intellectuel

Habermas : le penseur engagé. Pour une lecture « politique » de son oeuvre, de Donald Ipperciel, Presses de l'Université Laval, « Lectures », 80 p.

Louis Cornellier

Number 197, July–August 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cornellier, L. (2004). Habermas, l'intellectuel / *Habermas : le penseur engagé. Pour une lecture « politique » de son oeuvre*, de Donald Ipperciel, Presses de l'Université Laval, « Lectures », 80 p. *Spirale*, (197), 38–38.

HABERMAS, L'INTELLECTUEL

HABERMAS : LE PENSEUR ENGAGÉ. POUR UNE LECTURE « POLITIQUE » DE SON ŒUVRE de Donald Ipperciel
Presses de l'Université Laval, « Lectures », 80 p.

LE PHILOSOPHE allemand Jürgen Habermas, très prisé il y a peu par une certaine gauche savante, est-il, comme le prétendent ceux qui l'aiment moins, « trop théorique » ? Est-il juste d'affirmer qu'il doit « être compris avant tout comme théoricien dont les écrits politiques ne représentent qu'un appendice accessoire et insignifiant de sa pensée vraie et pleine » ? Telle est la question que soulève le philosophe Donald Ipperciel, de la Faculté Saint-Jean de l'University of Alberta, en introduction à son opuscule intitulé *Habermas : le penseur engagé*. Sa réponse, déjà contenue dans ce titre, renverse radicalement cette perspective. Selon lui, en effet, « l'œuvre théorique prend tout son sens comme entreprise fondationnelle de ce qui se présente d'abord comme une critique déployée dans un contexte politique et public ». Critique de quoi ? Du conservatisme allemand mal dégagé de son fond crypto-fasciste. L'intellectuel est donc premier et le théoricien vient fonder son engagement. Or, cette articulation entre les deux postures habermassiennes est rarement relevée dans l'univers francophone puisque très peu des contributions politiques du philosophe ont été traduites en français. D'où, selon Ipperciel, cette idée répandue mais trompeuse « d'une philosophie habermassienne enfermée dans une tour d'ivoire ». Publié dans la petite collection « Lectures » des Presses de l'Université Laval dont l'intention est de présenter, dans un style accessible, des auteurs qui ont marqué la pensée contemporaine (René Girard, Gilbert Durand, Arnold van Gennep, Emmanuel Lévinas), *Habermas : le penseur engagé* insiste donc surtout sur les engagements concrets du philosophe dans la vie politique allemande.

Penseur attaché au projet des Lumières, Habermas mène le combat contre « la rationalité instrumentale qui sert souvent de ressort à l'action conservatrice » en ce qu'elle réduit la rationalité « à la politique du pouvoir et au rendement économique ». Par ses interventions dans les débats sur la réforme des universités dans les années 1950, autour des mouvements de protestation étudiante en 1968 et au sujet du virage conservateur des années 1980, le philosophe s'impose comme l'ennemi de « la colonisation du monde vécu » par « l'action systémique » et comme le défenseur de la pensée démocratique radicale « en-

tendue comme formation libre de la volonté populaire par le moyen de la discussion publique », seule voie à même de permettre l'émancipation. C'est en appui à cet engagement qu'il développera sa *Théorie de l'agir communicationnel* qui réfute les arguments néo-conservateurs, opposés à « une démocratisation accrue au nom de la nature humaine ou d'impératifs systémiques ». Ipperciel résume la thèse du théoricien : « Si on ne s'assure rationnellement de la vérité ou de la justesse des énoncés que dans la discussion de tous les acteurs concernés, alors la démocratie s'impose comme seule forme politique pouvant se conformer à ce principe. »

Le débat des historiens

L'engagement politique d'Habermas s'incarne aussi dans ce qu'on a appelé « le débat des historiens » allemands au sujet du rapport au passé national et plus particulièrement au passé nazi. Partisans de la thèse de la « normalité » de l'Allemagne qui suppose un « rapport approubatif » à la tradition et, donc, la « neutralisation des autres événements passés qui pourraient ne susciter que la critique et le refus », les néo-conservateurs, qualifiés de révisionnistes, souhaitent « alléger le fardeau moral des Allemands ». C'est dans ce contexte qu'Habermas développera son concept de « patriotisme constitutionnel », destiné à combattre la résurgence de l'« atavisme nationaliste » allemand. Pour le philosophe, qui a lui-même fait partie de la jeunesse hitlérienne, « seule une appropriation critique de l'histoire est possible après Auschwitz » et, partant, « 1945 doit représenter une césure dans l'histoire allemande », un « nouveau début de la culture politique » qui imposerait à l'identité allemande de « se forger autour de principes universels et postnationaux ». La renaissance, au moment de la réunification de 1990, de l'idéologie de l'Europe du Centre (*Mitteleuropa*) et de la voie singulière allemande (ni tout à fait à l'Ouest ni tout à fait à l'Est) fera écrire à Habermas que « toute cette merde intellectuelle dont nous nous étions débarrassés nous est resservie ». Pour lui, « la réunification ne doit pas être interprétée comme la fin d'un épisode « anormal », où la nation se résignait à la fragmentation, et l'occasion de renouer avec

le passé pour retourner à une normalité et une continuité de la nation. L'expérience de l'Holocauste l'interdirait. »

Les adversaires du nationalisme sous toutes ses formes ont rapidement sauté sur cette théorie pour la faire servir à toutes les sauces, oubliant ainsi que l'universalisme qu'elle prêche « prend racine dans l'histoire tragique du peuple allemand » et se fonde, selon Habermas lui-même, sur la « fierté d'avoir réussi à extirper indéfiniment le fascisme », ce qui rend délicate, on l'imagine facilement, sa transposition sauvage à d'autres contextes nationaux, comme le nôtre, par exemple, une manœuvre douteuse à laquelle se sont adonnés, ces dernières années, certains universitaires québécois, fédéralistes et souverainistes confondus d'ailleurs, adeptes du patriotisme constitutionnel frelaté servi à la sauce canado-québécoise. Le théoricien, ici encore, est au service de l'intellectuel et de son combat spécifique. Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que la portée de sa réflexion se limite à ce contexte, mais ce qui veut au moins dire, et c'est ma conclusion, que son universalisation hâtive est à éviter.

Habermas a aussi réfléchi, dans le contexte de la crise du déploiement des missiles Pershing en République fédérale d'Allemagne au début des années 1980, à la question de la désobéissance civile. Sa conclusion, à ce sujet, vaut d'être citée puisqu'elle touche aux fondements mêmes de la démocratie. Les mots sont d'Ipperciel : « En conséquence, si la désobéissance civile est considérée légitime, c'est parce que l'ordre légal ne peut garantir par sa seule forme son ancrage moral — c'est-à-dire le respect de normes morales — et que la désobéissance civile se fonde précisément sur ces principes moraux qui légitiment l'État de droit. » En d'autres termes, la loi est peut-être la loi, mais elle n'est pas toujours légitime pour autant si les normes morales, issues de la discussion publique rationnelle, lui font défaut.

S'il n'est pas « trop théorique », Habermas reste néanmoins un auteur difficile. Le mérite de l'opuscule de Donald Ipperciel est de nous le rendre plus accessible et d'offrir une stimulante voie d'entrée dans son œuvre.

LOUIS CORNELLIER